



cinepel sa



Pasolini: Qui je suis



© Duilio Pallottelli / L'Europeo

Pier Paolo Pasolini (1922-1975) cinéaste par amour de la vie

Neuchâtel Cinéma Apollo

ACCATTONE

Me 27 - Sa 30 mai / à 17h45

ŒDIPE ROI

Di 31 mai - Ma 2 juin / à 17h45

L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

Me 3 - Ma 9 juin / à 17h30

DES OISEAUX PETITS ET GRANDS

Me 10 - Sa 13 juin / à 18h

LA RICOTTA & COMIZI D'AMORE

Di 14 - Ma 16 juin / à 17h30

MAMMA ROMA

Me 17 - Ma 23 juin / à 18h

NB: tous les films sont en V.O. avec
sous-titres FR / ALL

La Chaux-de-Fonds Cinéma ABC

MAMMA ROMA

Me 10 juin à 20h45 / Sa 13 juin à
20h45

ŒDIPE ROI

Je 11 juin à 20h45 / Ma 16 juin à
20h45

L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

Ve 12 juin à 20h45 / Je 18 juin à
20h45 / Ma 23 juin à 20h45

DES OISEAUX PETITS ET GRANDS

Di 14 juin à 20h45 / Me 17 juin à
20h45 / Sa 20 juin à 20h45

ACCATTONE

Lu 15 juin à 20h45 / Di 21 juin à
20h45

LA RICOTTA & COMIZI D'AMORE

Ve 19 juin à 20h45 / Lu 22 juin à
20h45

NB: tous les films sont en V.O. avec
sous-titres FR / ALL

Dans le cadre de l'exposition exceptionnelle consacrée à Pier Paolo Pasolini, à découvrir au Centre Dürrenmatt du 14 juin au 6 septembre prochain, Passion Cinéma présente six films clefs du cinéaste italien. L'occasion ou jamais de voir ou revoir sur grand écran toute la vitalité désespérée émanant de chefs-d'œuvre comme «Accattone», «Mamma Roma», «Œdipe Roi», «Des oiseaux petits et grands» ou «La Ricotta», sans oublier le fascinant «Comizi d'amore», documentaire provocant s'il en est!

Caméra-stylo

Le premier des trois chapitres de «Journal intime» (1994) voit Nanni Moretti au guidon de sa vespa serpenter dans les rues de Rome. Il fait soleil. La ballade en scooter emprunte avec légèreté les passages historiques et les chemins de traverse de la cité romaine. Après une vingtaine de minutes, ce trajet sinueux prend abruptement fin à Ostie, venant buter sur le terrain vague où le 2 novembre 1975 fut retrouvé le corps martyrisé de Pier Paolo Pasolini. Quinze ans après l'hommage sensible de Moretti, son fantôme est toujours là, à hanter les mémoires avec d'autant plus d'insistance que la catastrophe anthropologique prédite par le poète a peut-être eu lieu! Après Zurich et avant Berlin, le Centre Dürrenmatt présente une exposition indispensable consacrée à ce génie polymorphe, tout à la fois peintre, poète, chroniqueur, écrivain et cinéaste. Dans le cadre de cet événement combien nécessaire, Passion Cinéma a fait des pieds et des mains pour obtenir quelques œuvres du réalisateur de «L'Évangile selon Saint Matthieu». Via un courageux distributeur français, nous sommes heureux de présenter en copies neuves six films de Pasolini, et non des moindres! Partant, nous remercions Cinepel et l'ABC de rendre possible ce cycle auquel nous tenons tant, permettant de revoir ces chefs-d'œuvre dans un vrai cinéma, sur le grand écran, là où ils donnent toute la mesure de leur «rayonnante solitude».

La langue naturelle de la réalité

À l'âge de quarante ans, Pasolini se saisit du cinéma, parce qu'il ne supporte plus d'être un poète écrivant pour un peuple qui a cessé de lire. Lorsqu'il commence en 1961 le tournage de son premier film, «Accattone», le Bolonais ignore tout de la technique cinématographique. S'en tenant à sa seule intuition, il agit en cinéaste naïf qui persiste à croire que le cinéma est la langue naturelle de la réalité, un art premier à même de produire un effet sur le spectateur de l'ordre de la révélation. Plantant sa caméra au cœur de la banlieue romaine (la «borgata»), il en célèbre la vitalité désespérée et procède à une épure radicale du néoréalisme de ses prédécesseurs, le purgeant de sa mauvaise conscience «chrétienne». Dans tout ce qu'il entreprend, Pasolini réclame le droit à la contradiction, à la trahison, à la subversion. En être libre, il ne veut pas être réduit aux grandes conceptions de l'époque qui certes l'inspirent, le font et le défont, comme la psychanalyse, le marxisme, le christianisme ou la sémiologie. Le cinéma ne fera pas exception à cette volonté constante de ne pas se laisser enfermer dans un système, une croyance.

Pour un cinéma impur

C'est pourquoi le cinéma de Pasolini n'a rien de naturaliste, mais procède d'une impureté fondamentale, heurtant volontairement les consciences avides d'un désir d'harmonie qui n'est pas la beauté, encore moins la vérité. C'est dans cette très saine perspective que le cinéaste ranime les mythes qui ont fondé en toute brutalité notre devenir humain, pour révéler la barbarie «soft» mais combien meurtrière de notre modernité qui, sous le couvert de son devoir de pacification, pratique la pire des violences, celle du consensus. Or la réalité n'a rien à voir avec le consensus, elle en est même complètement absente. Dans le moindre de ses photogrammes, Pasolini nous rappelle à cette vérité, la seule qui vaut!

Vincent Adatte



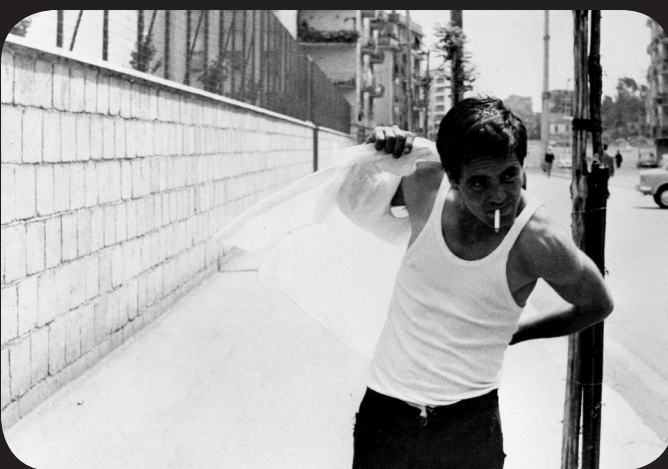
«Edipe Roi»



«Des oiseaux petits et grands»



«Comizi d'amore»



«Accattone»



«Mamma Roma»

ACCATTONE

avec Franco Citti, Franca Pasut, Adele Cambria, etc.

En 1961, Pier Paolo Pasolini tourne «Accattone», son premier long-métrage. Déjà maître dans l'audace stylistique, il confronte le public italien avec le revers de la croissance économique en démontrant la supériorité morale des laissés-pour-compte... Vittorio, dit Accattone («mendiant» en dialecte romanesco), est un proxénète amateur de la «borgata», la banlieue romaine. Hargneux et névrosé, il survit grâce à deux femmes qu'il est censé protéger: Nannina est l'épouse-esclave tandis que Maddalena fait le tapin. Mais, à la suite d'un violent règlement de comptes, Accattone se retrouve privé de sa principale source de revenu. Crevant de faim, prêt à voler ses propres enfants, il s'évertue à trouver un nouveau moyen d'existence en gagnant à la prostitution une jeune blonde naïve nommée Stella. Las, il tombe fou amoureux d'elle, à tel point qu'il manque de se suicider du haut d'un pont... Œuvre dense et agressive, marquée par la musique de Bach, «Accattone» décrit avec un lyrisme envoûtant ces quartiers pauvres de Rome, où les gamins jouent dans la poussière avec des cadavres de bouteilles. Le réalisateur italien y capture son personnage dans des plans qui constituent autant de références picturales religieuses. Il parvient ainsi à lui accorder la stature d'un martyr, voire celle d'un ressuscité... Accattone reste cependant l'un de ceux qui ne survivent que pour mieux succomber. Pour lui, le mal se justifie puisqu'il est le fruit d'une société éblouie par le miracle industriel et, par la même, son seul antidote. En ces temps de crise économique et d'inégalités criantes, cette fresque qui mêle horreur et pitié envers les exclus du système revêt une modernité dérangeante, car elle ne peut que servir d'exemple pour ceux qui ont tout perdu.

Italie, 1961, noir et blanc, 2h00

Venise 1962, en compétition

MAMMA ROMA

avec Anna Magnani, Ettore Garofalo, Franco Citti, etc.

Avec «Accattone», «Mamma Roma» constitue un diptyque à la fois social, politique et lyrique sur les dépravés des cités. Célébrant mélancoliquement les putains et les petits délinquants, Pier Paolo Pasolini y filme la banlieue romaine avec un sens inouï de la vérité et de la poésie... Mamma Roma est une prostituée vétéran. Libérée de son souteneur, elle décide de refaire sa vie et d'assurer l'avenir d'Ettore, son fils de 17 ans, pour lequel «elle se crucifierait». Elle part vivre à Rome dans un nouvel HLM de la banlieue et se fait vendeuse sur les marchés. Elle trouve même un travail pour Ettore. Hélas, ce dernier est plus tenté par son premier amour et les petites combines malhonnêtes. Pour ne rien arranger, le maquereau de Mamma Roma réapparaît en exigeant qu'elle retourne au tapin... «Mamma Roma» est le second long-métrage de Pasolini. Rythmé par une musique de Vivaldi et quelques savoureux morceaux de chanson populaire, ce film au ton cru emmène le spectateur flâner sur les terrains vagues avec les désœuvrés de la banlieue. Le réalisateur italien y révèle déjà ses pulsions érotiques, son anti-religiosité mystique, sa mise en accusation du pouvoir et, surtout, sa haine du bourgeois bien pensant. D'emblée, il démontre aussi son génie, sa formidable maîtrise formelle, notamment par quelques ralentis muets mais ô combien éloquents. Le naturalisme du sujet est donc véritablement transcendé par la poésie du réalisateur. À l'heure des émeutes de banlieue et de la violence juvénile, «Mamma Roma» conserve également une actualité troublante en insufflant une fascination sans doute nécessaire vis-à-vis de la brutalité des laissés-pour-compte.

Italie, 1962, noir et blanc, 1h50

LA RICOTTA

avec Mario Cipriani, Orson Welles, Laura Betti, etc.

Troisième épisode du film à sketches «Rogopag» réalisé en 1963 par Rossellini, Godard, Pasolini et Gregoretti (d'où son titre), «La Ricotta» n'a absolument rien perdu de son extraordinaire puissance subversive... Sous-prolétaire dému-ni, Stracci doit jouer le rôle de l'un des deux larrons de la Passion dans le film à grand spec-tacle que réalise un glorieux cinéaste (Orson Welles) pour des raisons alimentaires. Après avoir apporté son panier-repas à sa famille trop nombreuse et affamée, Stracci réussit à ven-dre le chien de la star pour acheter une grande quantité de ricotta qu'il dévore sur le champ. Le pauvre mourra d'indigestion sur la croix, suscitant ce commentaire cynique de l'ex-ci-néaste engagé: «c'était sa seule manière de faire la révolution!» A sa sortie, cette œuvre parfaite est interdite par la censure italienne qui la juge blasphématoire. Pasolini a beau jeu d'ironiser sur la bêtise d'une telle décision. Manifestement, les censeurs se sont parfaite-ment identifiés aux marchands du temple visés par la charge du cinéaste qui peut sans autre se réclamer de l'esprit du christianisme, son bon larron ayant tout du frère humilié du Christ. Sur le plan cinématographique, «La Ricotta» est un pur chef-d'œuvre dont la clarté didac-tique livre les clefs de la pensée profonde de son auteur. Opposant la Passion compassée, saint-sulpicienne, du glorieux cinéaste confit dans le maniérisme, et les coulisses du tour-nage débordantes d'une énergie vitale joyeuse et innocente, Pasolini fait à la fois violence à la religion et au cinéma, les accusant tous deux de trahison avec une drôlerie irrésistible! En quarante petites minutes féroces, le cinéaste accomplit une synthèse miraculeuse, appa-riant de façon géniale démarches critique et poétique... Pasolini est prêt à tourner «L'Evan-gile selon Saint Matthieu»!

Italie, 1963, couleur et noir et blanc, 40min

Venise 1964, Prix spécial du Jury,

Prix de l'Office catholique

L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

avec Enrique Irazoqui, Margherita Caruso, Susanna Pasolini, etc.

Considérant le sacré comme la seule résistan-ce au capitalisme bourgeois, Pier Paolo Paso-lini ne pouvait faire autrement que d'aborder de front la question de la religion. Il choisit alors de filmer l'Evangile de Matthieu parce qu'il res-te, selon lui, le plus réaliste des évangélistes. Marie est enceinte. Un ange vient annoncer à Joseph qu'elle porte Jésus... Une fois adulte, ce dernier apparaît serein au bord du Jourdain et part sur les chemins, prêchant la bonne pa-role aux incrédules et accomplissant de nom-breux miracles. Inquiets du succès populaire du Sauveur, les Pharisiens au pouvoir choisissent la ruse en achetant Judas pour trente pièces d'argent... Situé à des années-lumière de la christologie hollywoodienne, «L'Evangile selon Saint Matthieu» raconte la vie terrienne du fils de Dieu dans ses détails les plus passionnants et avec une fidélité impressionnante – pour qui connaît les Evangiles. Pourtant, le Jésus de Pa-solini paraît arrogant, impénétrable et autori-taire. C'est sans doute que le cinéaste athée recherche et trouve la vérité moyennant une précision quasi documentaire et un sens du cadre dévot. Filmant son personnage à la ma-nière d'un reporter, multipliant les gros plans autant que les grands angles, il réussit en effet à tirer de ce drame biblique originel des signifi-cations à la fois mystiques et révolutionnaires. D'un côté, la foi fervente du paysan – opposée à la religiosité hypocrite de la bourgeoisie – est constituée en «prolongement de la poésie»: elle est alors enluminée et rythmée par des mor-ceaux de Missa Luba congolaise! De l'autre, le génie de Pasolini réside dans le fait d'avoir choisi comme décor la pauvreté de l'Italie: en montrant la misère et l'injustice d'un peuple, il parvient à figurer celles du monde et celles de la Chrétienté...

IL VANGELO SECONDO MATTEO, Italie / France, 1964, noir et blanc, 2h17

COMIZI D'AMORE

avec Pier Paolo Pasolini, Alberto Moravia, Cesare Musatti...

Présenté pour la première fois en Suisse ro-mande, «Comizi d'amore» est un documentaire réalisé dans l'esprit du «cinéma-vérité» initié au début des années soixante par Jean Rouch et Edgar Morin. De façon fascinante, Pasolini va détourner à ses fins propres ce concept pour en faire une réflexion sur sa propre dé-marche artistique, transcendée par l'idée que le cinéma parle la langue de la réalité... Tel un commis-voyageur socratique, le cinéaste italien sillonne l'Italie questionnant des gens de toutes sortes sur la sexualité. «Comizi d'amore» s'articule de façon très ordonnée. Un prologue voit Pasolini interroger des gos-ses à Palerme sur la manière dont naissent les enfants. S'ensuivent trois parties, intitu-lées «Recherches», où le réalisateur question-ne des Italiens et des Italiennes de classes et d'origines régionales différentes. Ces inter-views spontanées sont entrecoupées par des propos d'Alberto Moravia et Cesare Musatti auxquels Pasolini expose les résultats de ses «Recherches». C'est dans ce contexte que Moravia a cette fameuse répartie, déclarant ne jamais être scandalisé dans la mesure où «il est toujours possible de comprendre les choses, et les choses qui se comprennent ne scandalisent pas». Au fur et à mesure des «Re-cherches», la distance entre le questionneur et les questionnés grandit de façon continue. Confronté de façon répétée au silence, à l'hy-pocrisie, Pasolini devient de plus en plus ironi-que, faisant ainsi acte de sa différence. Dans un épilogue poétique, opérant un retour à la fiction, le cinéaste médiatise la réalité brute à laquelle il vient de se confronter. Sur les ima-ges d'un mariage entre deux jeunes gens qu'il commente en lisant un poème, il ne fait mys-tère de son échec, pour aussitôt le conjurer avec l'espérance de la poésie!

ENQUÊTE SUR LA SEXUALITÉ, Italie, 1965, noir et blanc, 1h30

Cannes 1966, en compétition

DES OISEAUX PETITS ET GRANDS

avec Totò, Ninetto Davoli, Femi Benussi, Umberto Bevilacqua, etc.

Aux abords d'une petite ville d'Italie, un père et son fils aux noms prédestinés – Innocenti Totò et Innocenti Ninetto – vont de maison en maison pour réclamer aux pauvres leurs loyers impayés. En chemin, ils rencontrent un corbeau qui a le pouvoir de parler. Sautillant, ce dernier les interroge sur les choses de la vie et précise qu'il «vient de l'Idéologie, rue Karl Marx». C'est donc un corbeau de gauche, incarné par Paso-lini lui-même, qui les abreuve de paroles phi-losophiques et pseudo-religieuses, à tel point que les deux compères se retrouvent transfor-més en moines franciscains du 17ème siècle, chargés d'apprendre le langage des oiseaux pour les convertir à l'Evangile! Revenus à la réalité après avoir réussi à piailler comme des moineaux, les deux compères poursuivent leur mission plutôt inhumaine... Démontrant le dia-logue impossible entre l'intellectuel et le peu-ple «innocent», «Des oiseaux petits et grands» est une comédie philosophique et ironique qui fait figure d'œuvre singulière dans la filmogra-phie de Pasolini. D'une part, grâce au grand comique Totò – qui trouve enfin un réalisateur à sa mesure – le cinéaste trouve sa forme la plus amusante et parvient à distiller un comi-que burlesque qui évoque Chaplin ou Laurel & Hardy. D'autre part, comme en témoignent les noms révélateurs des rues que parcourent nos drôles d'oiseaux, ce film constitue une critique acerbe d'une gauche intello incapable de saisir les aspirations populaires. Avec un humour fin et piquant, Pasolini va même beaucoup plus loin en dénonçant l'égoïsme profond de l'homme, notamment dans cette scène sublime où une pauvre mère explique à Totò qu'elle fait dormir ses enfants depuis quatre jours pour leur faire oublier qu'ils crèvent de faim!

UCCELLACCI E UCCELLINI, Italie, 1966, noir et blanc, 1h29

Venise 1967, en compétition

ŒDIPE ROI

avec Franco Citti, Sivana Mangano, Alida Valida, Julian Beck, etc.

Au panthéon du cinéma d'auteur, «Œdipe roi» (1967) brille d'un éclat singulier. «Ce film est autobiographique, je raconte l'histoire de mon propre complexe d'Œdipe. Je raconte ma vie mystifiée, rendue épique par la légende d'Œdi-pe.» C'est en ces termes que le cinéaste italien présente son premier film en couleur qui débu-te dans une ville italienne des années vingt... Un bébé très attaché à sa mère assiste à ce que Freud a appelé la «scène primitive», sus-citant la rivalité jalouse de son père, un offi-cier militaire. Cet enfant est Pasolini lui-même. D'emblée, le spectateur découvre au cours de ce prologue d'une beauté déchirante le roman «familial» qui a conditionné l'artiste dès sa pri-me enfance. Le bébé pleure dans son berceau en criant «maman». L'homme le saisit par les jambes... Sans avertir, Pasolini nous fait alors basculer dans le récit du mythe qui doit conju-rer la «scène primitive», effectuant l'une des ellipses les plus saisissantes de l'histoire du cinéma, aussi puissante que celle de «2001: l'odyssée de l'espace» de Kubrick... S'inspi-rant du chef-d'œuvre de Sophocle (écrit et joué entre 430 et 415 avant Jésus-Christ), le réa-lisateur nous transporte sur le flanc du mont Cithéron où Œdipe doit être mis à mort pour faire échec à l'oracle. L'enfant est sauvé. Les faits qui s'ensuivent sont connus, inéluctables. Après avoir accompli à son insu la prédiction, apprenant la vérité intolérable sur ses origines, Œdipe adulte se crèvera les yeux... Dans un épilogue ancré dans les années soixante, on découvre Œdipe aveugle, qui chemine au bras d'un jeune homme, revenant vers la maison na-tale de Pasolini, désormais emplie de «l'énorme songe du mythe». Avec ses anachronismes, de l'ordre du syncrétisme révélateur, ce film à nul autre pareil déjoue complètement le piège psy-chanalytique et débouche sur un portait intime bouleversant.

EDIPO RE, Italie, 1967, couleur, 1h50

Pasolini au Centre Dürrenmatt

«Et aujourd'hui, je vous dirai que non seulement il faut s'engager dans l'écriture, mais aussi dans la vie: il faut résister dans le scandale et dans la colère, plus que jamais [...]» écrivait Pier Paolo Pasolini (1922-1975) dans le poème autobiographique «Who is me». Le texte, écrit en 1966 lors d'un séjour à New York, sert de fil rouge à l'exposition «**Pier Paolo Pasolini – Qui je suis**» qui est présentée au Centre Dürrenmatt du 14 juin au 6 septembre 2009.

Par le biais de mots-clés liés à la vie et à l'œuvre de l'artiste et éternel provocateur italien, cette exposition met en valeur la versatilité de l'expression pasolinienne, telle qu'elle s'est manifestée dans l'incessant passage d'un mode d'expression à un autre. Que ce soit dans les œuvres poétiques écrites dans le dialecte de son Frioul natal, dans ses romans et ses essais politiques et critiques, dans ses films controversés, à travers ses dessins et ses tableaux, Pasolini a traité des sujets archaïques et intemporels: la vie et le destin de l'homme, la religion, la sexualité, la mort.

«**Pier Paolo Pasolini – Qui je suis**» montre également l'évolution des idées de l'artiste à travers les différents personnages qu'il a interprétés au cours de sa vie: le Narcisse calme et mélancolique des premiers essais poétiques, le marxiste militant et peu orthodoxe des années cinquante et soixante, le critique féroce et amer des chroniques journalistiques. Manuscrits, lettres, premières éditions, articles de journaux et œuvres graphiques ouvrent une fenêtre sur l'univers foisonnant de l'artiste italien. Des extraits de films et des documentaires présentent l'œuvre filmée, tandis qu'une installation vidéo monumentale permet au visiteur de «plonger» dans l'esthétique cinématographique pasolinienne.

du 14 juin au 6 septembre 2009, ouvert du mercredi au dimanche, de 11h à 17h.
Centre Dürrenmatt Neuchâtel
Ch. du Pertuis-du-Sault 74, 2000 Neuchâtel
Tél. 032 720 20 60 / www.cdn.ch

L'exposition, des curateurs Peter Erismann et Ricarda Gerosa, scénographiée par chezweitz&roseapple, Berlin, a été coproduite avec la Ville de Zurich (Musée Strauhof) en collaboration avec les Archives Pasolini en Italie: Graziella Chiarcossi, nièce et héritière de Pasolini, le Fonds Pasolini/Gabinetto Vieusseux à Florence, les Archives Pier Paolo Pasolini à la Cinémathèque de Bologne et le Centre d'études Pier Paolo Pasolini à Casarsa della Delizia (Frioul).

Vernissage le samedi 13 juin à 16h45
au Cinéma Apollo 2

Open Air à venir

Du 8 au 19 juillet aura lieu la neuvième édition de l'Open Air de Neuchâtel... En plein centre de Neuchâtel, sur le Quai Osterwald, cette fois! Les cinéphiles de tous bords pourront voir ou revoir les (bons) films qui ont rythmé la saison cinématographique. Passion Cinéma s'associera à cet événement estival avec la projection le dimanche 19 juillet du sublime «Gran Torino» de Clint Eastwood. Une soirée à ne pas manquer et une occasion de s'y faire inviter...

Des places de cinéma offertes

Sur www.passioncinema.ch, Passion Cinéma offre régulièrement des places de cinéma gratuites, notamment à l'Open Air de Neuchâtel, via des newsletters pratiques et instructives, qui rassemblent toutes les actualités cinématographiques de la région: avant-premières, festivals, concours, visites de réalisateurs et de stars, etc. Pour les recevoir, il vous suffit d'envoyer un courriel à box@passioncinema.ch en indiquant votre adresse postale complète.

Soutenez Passion Cinéma

Plus que jamais, Passion Cinéma a besoin de votre soutien pour continuer à promouvoir la diversité cinématographique. Soutenez les activités de Passion Cinéma dont le but résolument non commercial consiste à mettre en valeur tout au long de l'année le cinéma de qualité. Vous pouvez le faire en versant la somme de 20 francs sur le CCP n°20-402566-5, Passion Cinéma, Neuchâtel, en mentionnant vos nom, prénom et adresse complète.

«**L'Évangile selon Saint Matthieu**»

«Quand Norman fugue»

Ne manquez pas de vous rendre en famille aux Jardins Musicaux le samedi 29 août pour découvrir dans l'antre magique de la Grange aux Concerts un impromptu alliant musique et cinéma qui nous entraînera à la découverte de Norman McLaren, une figure unique dans l'histoire du cinéma d'animation!

Cinéaste sans caméra et peintre sans chevalet, McLaren est aussi un musicien sans instrument admiré de Pierre Boulez. Avec la complicité sur scène d'un chef d'orchestre ravi, d'un pianiste prêt à tout et d'un conférencier magnétique, petits et grands perceront, émerveillés, le mystère très animé de la fugue ou du canon...

«**Quand Norman fugue**», samedi 29 août 2009, à 14h et 15h30, la Grange aux Concerts, Evologia, Cernier.

Une coproduction Jardins Musicaux – La Lanterne Magique

Passion Cinéma est soutenu par:

Fonds pour l'encouragement
de la culture cinématographique
du canton de Neuchâtel

Avec le soutien de la
Loterie Romande

Partenaire du cycle:

D
CENTRE DÜRRENMATT
NEUCHÂTEL